

celles de Castiglione, d'Arcole et de Rivoli. Si tous ces prodiges n'amenèrent pas de résultat positif et durable, c'est que Bonaparte n'apporta pas en politique son génie seulement, comme à la guerre, mais aussi ses vues et ses intérêts personnels, qui, après l'avoir d'abord poussé en Italie quand c'était en Allemagne qu'il fallait aller, l'empêchèrent ensuite de tirer de ses victoires ce qu'on en attendait, l'expulsion de l'Autriche de l'Italie. En 1795, la France voyait déjà ses affaires intérieures en fort bon état; elle avait conquis ses frontières naturelles; l'Espagne, la Prusse, l'Empire avaient renoncé à la lutte; seule sur le continent l'Autriche et la Sardaigne n'acceptaient pas encore la paix, dans l'espoir de recouvrer une partie de ce qu'elles venaient de perdre. Dans une telle situation, ce qui restait à faire à la France, ce n'était pas, comme le voulut Bonaparte, de porter ses armes en Italie en même temps qu'en Allemagne; elle devait se borner à la défensive sur les Alpes, et concentrer toute son attention et tous ses efforts vers le Rhin. Si en 1796, Bonaparte, au lieu d'être chargé d'envahir l'Italie avec 40 mille hommes dénués de tout, avait été mis à la tête de l'une des belles et grandes armées de la République sur le Rhin, qui aurait pu lui tenir tête et que n'aurait-il pas accompli? Pénétrer en Allemagne, parcourir la vallée du Danube et paraître en vue de Vienne, n'était-ce pas autrement facile que de tourner les Alpes, séparer les Autrichiens des Piémontais, les accabler les uns après les autres, atteindre l'Adige, s'y maintenir contre de forces doubles ou triples et sans cesse renouvelées, et partir de là pour envahir l'Autriche? On aurait vu dès lors une campagne d'Austerlitz ou de Wagram ou tout au moins de Hohenlinden, et l'Autriche aurait été trop heureuse d'obtenir la paix au prix de la Belgique, et sans prétendre à la moindre indemnité. La guerre aurait fini bien plus vite, il n'y aurait pas eu de traité de Campo-Formio, Venise aurait continué à subsister, l'Italie n'aurait pas été bouleversée de fond en comble, et toute l'Europe y aurait gagné.

Bonaparte, en préférant alors une guerre en Italie à une guerre en Allemagne et la conquête de l'Égypte à l'invasion de l'Angleterre, cédait à son imagination poétique, à ce besoin d'éclat et de merveilleux qui, chez lui, s'alliait à la raison la plus froide et au sens le plus droit, et parfois dominait. C'est cette tendance qui, jointe plus tard à une ambition chaque jour plus grande, a fini par le perdre, en le poussant à ne plus tenir